

L'ACTIF REPOS DE M. CLEMENCEAU A LA TRANCHE-SUR-MER

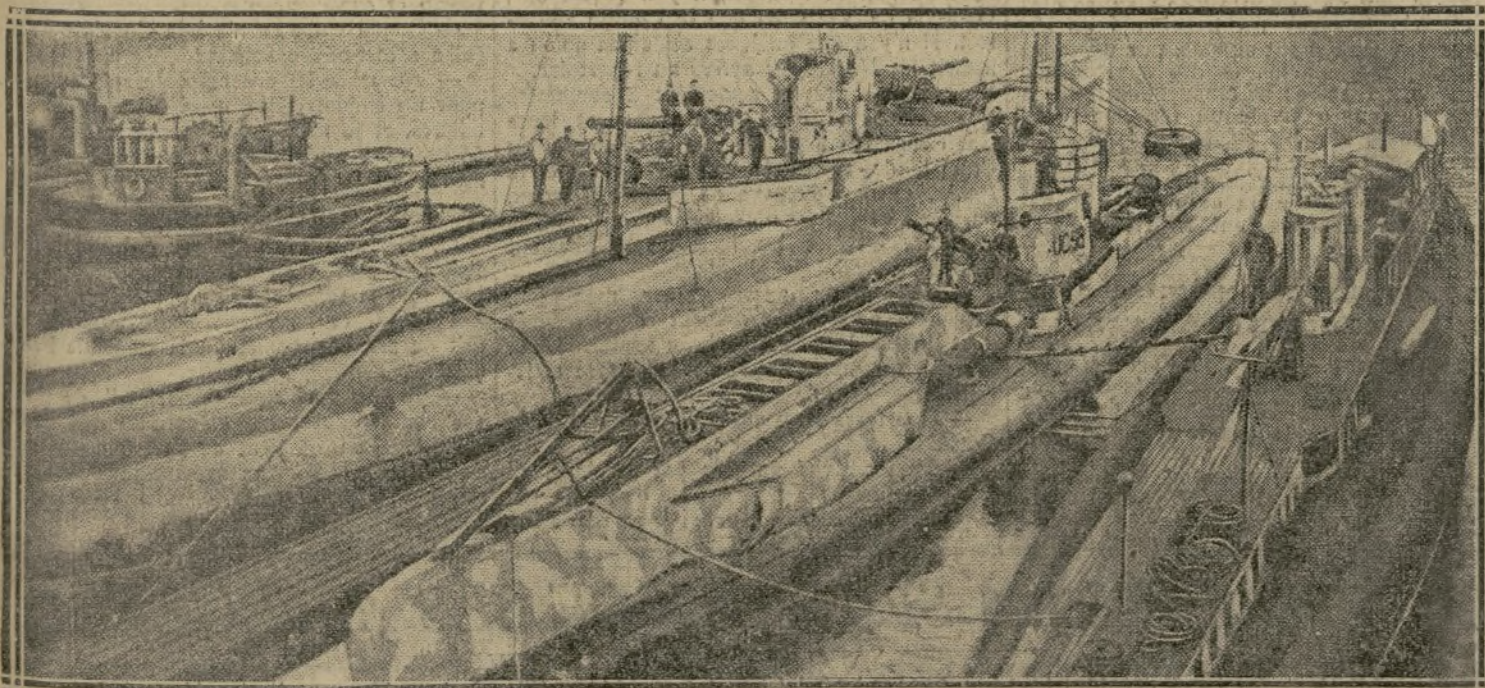
(Photographies prises par l'envoyé spécial d'« Excelsior ». — Voir l'article illustré page 2.)



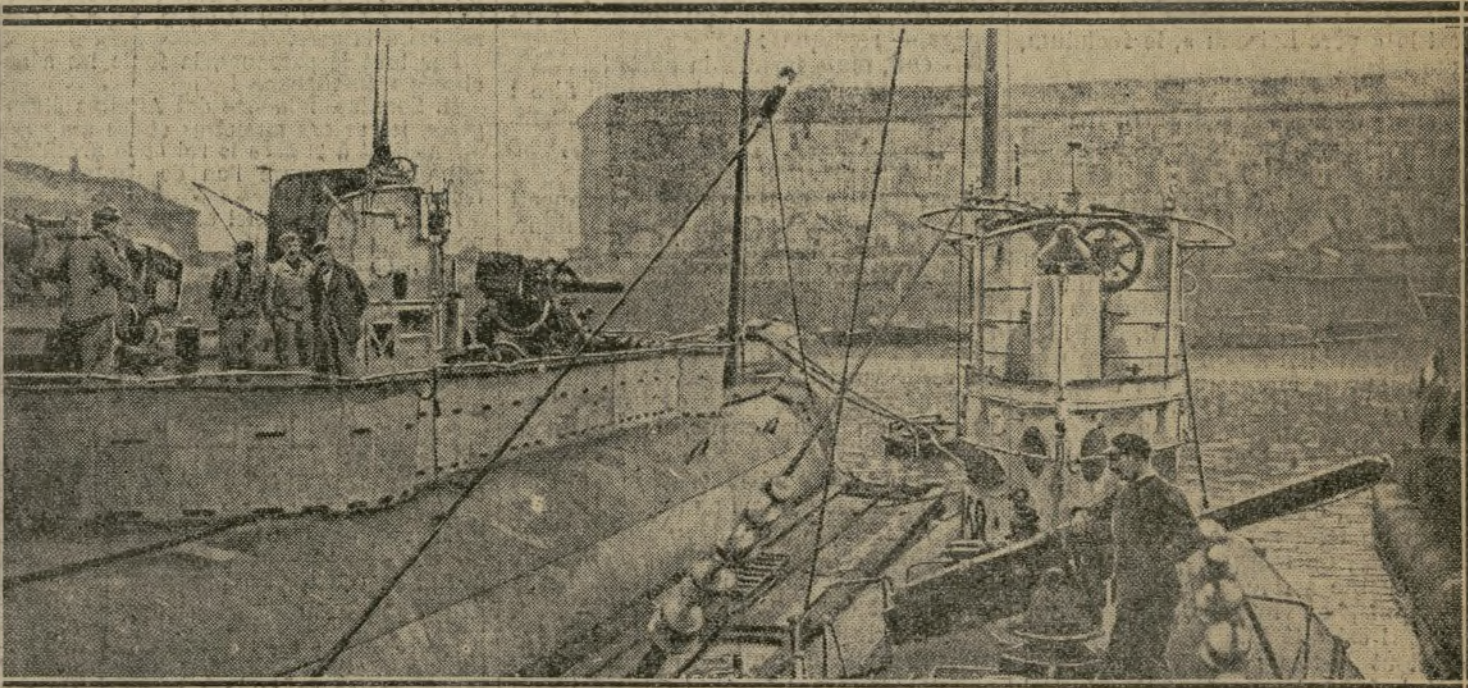
M. CLEMENCEAU DANS LA CUISINE DE L'HOTEL DU FRANC-PICARD, LE 3 JANVIER, A 17 HEURES. — M. Georges Clemenceau est allé prendre quelques jours d'un repos rudement et magnifiquement gagné, à La Tranche-sur-Mer, en Vendée, tout près de son pays natal et du château de famille où il fut élevé. Il est l'hôte d'un ami intime, M. Michel Philippon, qui habite une villa à La Tranche. Levé avant le

jour, le président du Conseil est dehors à 7 heures du matin. Vêtu d'un caban de toile cirée, il fait, sous la pluie, un footing qui lasserait des jambes de vingt ans. Mais s'il se lève avant le soleil, M. Clemenceau se couche peu de temps après la nuit. Et jamais, dit-il, il ne s'est si bien porté que maintenant.

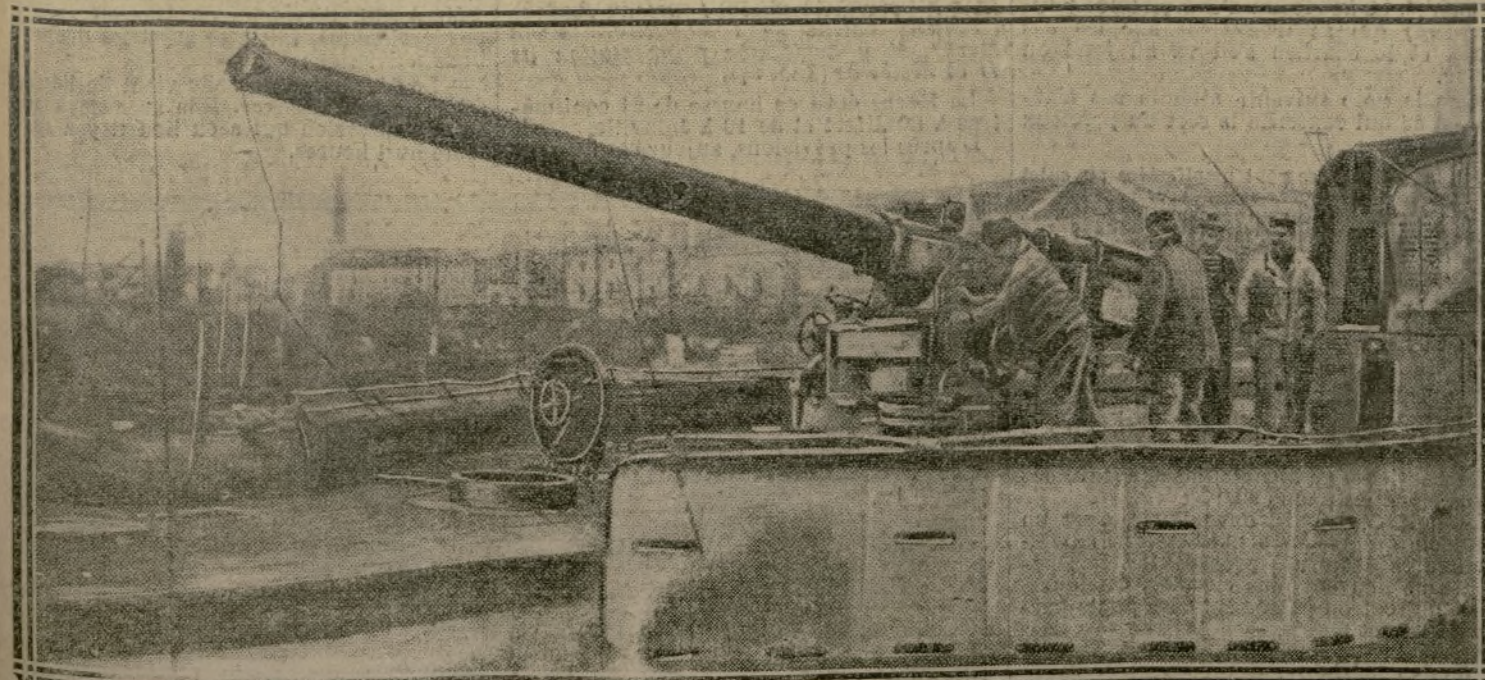
TROIS SOUS-MARINS ALLEMANDS SONT ARRIVÉS A CHERBOURG



LE "DEUTSCHLAND II" L' "U-C 58" ET L' "EULER" A QUAI A CHERBOURG

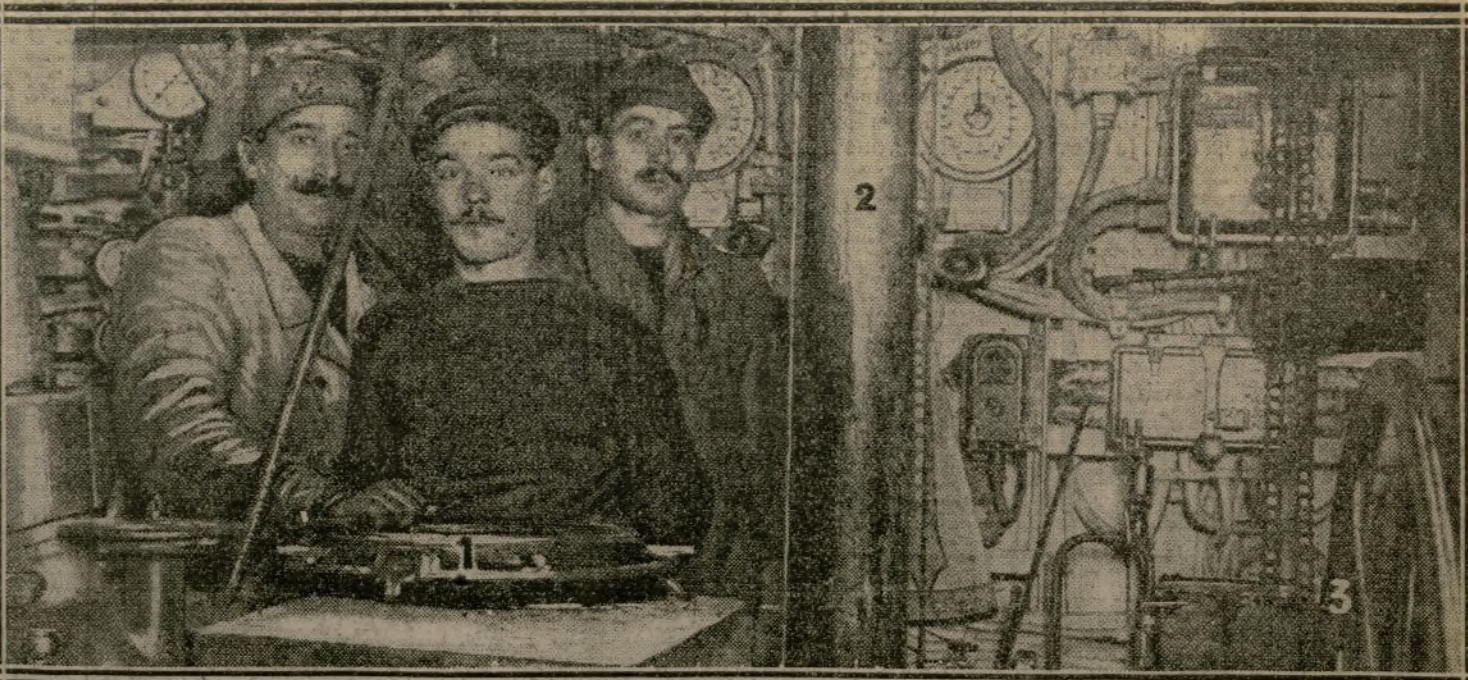


LES DEUX CANONS ET LA COUPOLE DU CROISEUR SOUS-MARIN "DEUTSCHLAND II"



LA PLUS GROSSE PIÈCE QUI AIT ÉTÉ MISE SUR UN SOUS-MARIN

En exécution des clauses de l'armistice, trois sous-marins allemands de modèle récent, livrés à la France, viennent d'entrer dans le port de Cherbourg, où ils ont provoqué une vive curiosité. Ce sont : l' "U-C 58", l' "Euler" et le "Deutschland II", croiseur sous-marin identique au fameux "Deutschland" qui, le



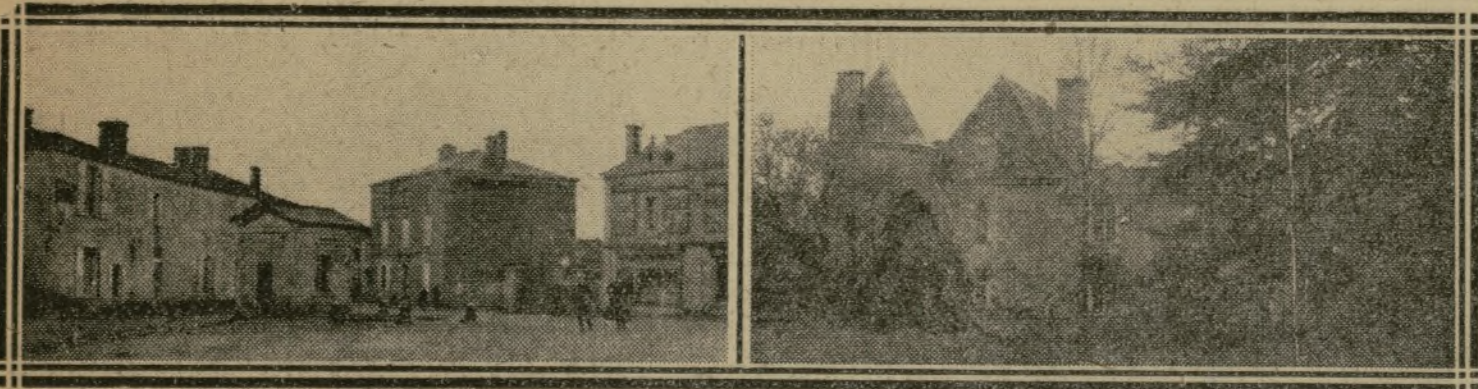
LE POSTE DE COMMANDEMENT DU "DEUTSCHLAND II"

premier, effectua la traversée de l'Atlantique. Voici les sous-marins dans un bassin de Cherbourg. La quatrième photographie représente le poste de commandement du "Deutschland II" occupé par des marins français : 1. la boussole ; 2. le tube du périscope ; 3. le volant de direction. — Photos H. Manuel.

UNE VISITE AU PAYS DU PRESIDENT DU CONSEIL COMMENT J'AI PHOTOGRAPHIÉ M. CLEMENCEAU

Il n'était point précisément venu dans ce petit village vendéen pour subir l'épreuve de la photographie, mais il s'y est prêté avec bonne grâce et gaieté.

M. CLEMENCEAU SE REPOSE MAIS TRAVAILLE ET SE PROMÈNE AVEC UNE ARDEUR ET UNE VIGUEUR TOUTES JUVÉNILES



LA PLACE DE SAINT-HERMAND OU SERA ÉLEVÉE UNE STATUE DE M. CLEMENCEAU

LE CHATEAU FAMILIAL DE L'AUBRAIE OU M. CLEMENCEAU FUT ÉLEVÉ

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

La Tranche-sur-Mer, 5 janvier. — La Tranche-sur-Mer n'est pas précisément dans la banlieue de Paris. Parti de la gare Montparnasse, le mercredi 4^{er} janvier, à 8 h. 57 du soir, je touchais barre à Chantonay (Vendée), le lendemain, à 7 h. 30 du matin. De là un train-tramway prend les voyageurs de Paris pour les conduire à Luçon... mais le train-tramway n'attend jamais le train de Paris, qui est toujours en retard !

Alors ? Alors il faut se résigner à passer la journée et la nuit à Chantonay pour gagner, le lendemain matin, la petite ville de Luçon. Et on est encore, là, à 31 kilomètres du but ! Second train-tramway qui correspond à peu près avec le premier : 21 kilomètres dans des voitures qui absorbent, comme à plaisir, la pluie et le vent. Arrêt à L'Aiguillon-sur-Mer, où de petites maisons basses et toutes blanches, tapissées de treilles, attendent vainement le soleil qui doit leur aller si bien. Et puis, c'est la route, abusivement boueuse, qui file à plat, pendant 10 kilomètres, jusqu'à La Tranche, entre les marais que couronnent, sous le ciel d'eau grise, les vols lourds des goélands et des vanneaux.

Mais le voyage, si long soit-il, n'est que jeu d'enfant : maintenant il y a fallu trouver « Monsieur le ministre », comme on appelle, ici, M. Clemenceau. Et la recherche n'est guère aisée, car Monsieur le ministre, quand il ne téléphone point à Paris où il ne travaille pas — et il conviendrait mal de le déranger à ces heures-là — est sans cesse, soit en auto, soit à pied, par les chemins et par les grèves.

C'est bien ici qu'il se trouve pourtant. Quelques heures avant que d'y arriver, je me suis arrêté à École — entre Chantonay et Luçon — où l'on m'avait dit que je trouverais le président au château de l'Aubrais, propriété familiale qui appartient aujourd'hui à son frère, M. Paul Clemenceau, ingénieur, maire de la commune.

LE « PÈRE LOISEAU »

C'est le « père Loiseau », le factotum, qui me reçoit.

— Si c'est que vous venez pour voir « monsieur Georges », me dit-il, il n'est point « rendu ». C'est-il que vous le connaissez ?

— Certainement. Je l'ai déjà photographié bien des fois.

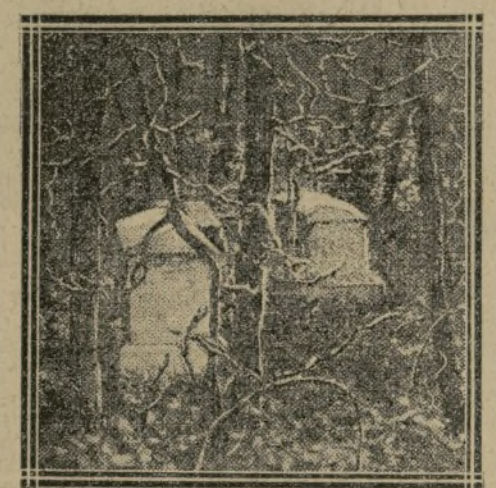
— Ah ! c'est que c'est un gaillard, un rude, et point fier. Mais dam ! quand j'ai vu qui prenait les rênes du gouvernement, j'ai pensé, à part moi, que faudrait qu'il soit bien malin pour s'en sortir. C'est tout de même lui qui a fini la guerre. Si vous saviez comme il est remuant, monsieur Georges !... Jamais dedans, toujours dehors, et par tous les temps... Tenez, la dernière fois qu'il est venu, c'était... c'était, je crois, en 1915 ; il faisait un temps à ne pas mettre un chien dehors, un temps comme aujourd'hui. A peine arrivé, il a pris sa casquette, puis, en marche : à travers champs, il est allé à la ferme que vous voyez, tout là-bas ; il en est revenu trempé à fond. Vous croyez qu'il s'est changé ? Dam, non ! Il s'est fait sécher au feu. Tout comme son père. Mais, lui, il s'approchait si près que, quelquefois, il faisait brûler ses vestons... Dites donc, puisque vous connaissez « monsieur Georges », vous n'allez pas partir d'ici sans goûter un bon petit vin blanc de pays... Et vous m'en direz des nouvelles. Ce n'est que le soir de ce jour-là, à 5 heures, nuit tombée, que je devais

me trouver en présence du président. Arrivé à La Tranche, vers midi, je m'étais mis en quête aussitôt. Sous la pluie torrentielle, j'avais gagné la villa de M. Michel Phelippon, car je venais d'apprendre que son toit abritait M. Georges Clemenceau.

« — Le président ? — Sorti. — Où est-il ? — On ne sait pas. — Quand rentrera-t-il ? — On l'ignore. »

UNE ENTRÉE IMPRÉVUE

Un peu mélancolique, je faisais — tout comme le président ou son père — sécher mes vêtements au feu de la haute cheminée de l'auberge du Franc-Picard, quand la porte s'ouvrit, laissant passer quatre hommes « trempés à fond » et enfoncés dans des cabans de toile cirée.



LES TOMBEAUX DU GRAND-PÈRE, DE LA GRAND-MÈRE ET DU GRAND-ONCLE DE M. CLEMENCEAU, DANS LE PARC DE L'AUBRAIE

D'un capuchon, une voix gaie sortit, tandis qu'une grosse moustache blanche agita des gouttes de pluie.

— Bonsoir, messieurs ; bonsoir, mesdames. Voyons, il paraît qu'il y a ici des journalistes de Paris ?

Comme la porte était mal fermée et qu'un vent coulis dépourvu de tout agnement arrivait jusqu'à nous, mon compagnon — un de mes confrères du *Petit Parisien*, que je venais de trouver à l'auberge — répliqua :

— Oui, mais fermez la porte !

Je me penchai vers lui pour lui dire :

— Faites attention, c'est le président.

« BONSOIR, MESSIEURS ! »

Le ministre de la Guerre s'avancait vers nous et disait, sur le mode ironique, mais la main largement tendue :

— Alors, bonsoir, messieurs. Je suis heureux que vous ayez choisi ce coin pour y villégiaturer. Je viens d'apprendre votre arrivée et je me suis empressé de venir vous interviewer.

Et comme nous nous excusions, surpris et un peu confus, le président ajoute :

— En ce qui me concerne, je n'ai rien à vous dire. Je suis ici en touriste. Je me lève vers six heures. Je me couche de bonne heure, de très bonne heure. Je dors beaucoup : en auto, à pied. Et ça me réussit — voyez plutôt.

De fait, le jeune septuagénaire n'a jamais semblé plus alerte, et jamais son œil noir, brillant sous la double touffe des sourcils, ne fut plus vif.

Nous continuons, mon confrère et moi, à échanger des propos avec le président. La conversation est cordiale et si simple que je risque :

— Ne me permettez-vous pas de vous photographier, pour *Excelsior*, au milieu de vos compatriotes ?

— Me photographier ? Encore !... Ça peut vous faire plaisir... Mais je ne

sais pas quand. Je suis toujours en route.

Et, me narguant, car il fait nuit noire : — Tenez, tout de suite, si vous voulez. Là, sur ce tabouret que vous venez de quitter. Et puis, avec André — viens André ! — et puis avec Folette, là, tenez, et puis avec Jacquot. Ah ! j'y tiens à Jacquot !

André, la fille de l'hôtelier, une gamine de sept ans, est déjà sur le genou du « Père la Victoire » ; Folette, une bonne grosse chienne blanche et feu, est étendue devant l'âtre ; Jacquot, à gauche de la cheminée, sur laquelle des bougeoirs de cuivre reluisant montent la garde, se balance sur son perchoir.

Nettement goguenard, cette fois, M. Clemenceau conclut :

— Alors, ça y est-il ?

Un éclair de magnésium, et :

— Merci, monsieur le président, ça y est !

Le premier pas était fait. Le lendemain matin, un peu après 7 heures, j'attendais mal illustre « sujet » sur le sable balayé de pluie et d'embruns.

A 7 heures 30, il arrive en compagnie de son hôte et de deux jeunes officiers.

— Eh bien ! crie-t-il de loin, ce temps ne vous dit rien ? Pourtant, comme on respire ici !... Quelle cure !... Regardez-moi. Jamais je ne me suis trouvé si bien.

Le dédicé fonctionne par quatre fois. Et comme, encouragé par la réussite, il demande d'autres rencontres photographiques :

— Oh ! mon ami, maintenant c'est fini. J'espère que vous n'allez point vous attacher à mes pas.

Sur de lui, il conclut, en accompagnant ses paroles d'un rire clair et franc :

— D'ailleurs, vous auriez trop de mal à me suivre.

H. BOUVARD.

Le président Wilson quitte Rome

ROME, 5 janvier. — Après le dîner intime à la cour, le président, Mme et Mlle Wilson, accompagnées du roi et de la reine, se sont rendus à la gare.

Sur tout le parcours, la foule les a acclamés frénétiquement.

M. Sonnino, ministre des Affaires étrangères, les autres ministres et les autorités attendaient à la gare le roi et le président, qui ont pris congé l'un de l'autre d'une façon cordiale.

Le train présidentiel est parti à 21 h. 30 pour Gênes.

Répondant aux applaudissements des assistants, le président Wilson a crié, dans la langue italienne : « Au revoir ! Vive l'Italie ! »

Hommage au doyen des poilus

AUXERRE, 5 janvier. — Il y a quatre ans, M. Surugue, maire d'Auxerre, conseiller général de l'Yonne, chevalier de la Légion d'honneur, alors âgé de soixante-seize ans, contracta un engagement comme sapeur de deuxième classe du génie. Aujourd'hui lieutenant, âgé de quatre-vingts ans, M. Surugue vient d'être libéré. Il est arrivé à Auxerre où il a été l'objet d'un accueil enthousiaste de la part de la population qui s'était portée en foule à la gare. Un vin d'honneur lui a été offert par les deux sociétés de secours mutuels, dont M. Surugue est président, et par l'Union des mutilés.

Guillaume II a été opéré

AMSTERDAM, 5 janvier. — L'ex-empereur a subi une opération à l'oreille. L'opération, effectuée par le professeur Laiz, de l'Université d'Amsterdam, aurait réussi.

LE GOUVERNEMENT DE BERLIN PASSE A LA RÉPRESSION

Le préfet de police Eichhorn est révoqué.

L'AGENT DES BOLCHEVIKS RADEK EST EXPULSÉ

Le gouvernement qui s'est reconstitué avec Scheidemann et Ebert à sa tête, et qui a l'appui des éléments modérés et bourgeois, avait pour programme le rétablissement de l'ordre, qui serait au besoin imposé par la force. Une note officielle de l'agence Wolff annonçait même, hier, que des mesures énergiques allaient être prises contre le groupe Spartacus.

Jusqu'à présent, on avait attendu, en effet, beaucoup de paroles énergiques et menaçantes. Quant aux actes, on les attendait encore. Le gouvernement majoritaire ne se sentait peut-être pas assez fort et assez bien assis pour passer à l'ère de la répression.

A la vérité, la situation politique elle-même n'est pas encore tout à fait claire, et les rapports des majoritaires et des minoritaires ne sont pas aussi déterminés qu'il l'avait semblé d'abord. Les majoritaires annoncent que, si les minoritaires s'en vont tous (ceux du ministère prussien se sont déjà retirés), ils sont, en mesure de se passer d'eux et de les remplacer. En même temps, ils s'efforcent de maintenir ceux des indépendants qui sont restés en fonctions, notamment ceux qui étaient chargés, conjointement avec des délégués majoritaires, du contrôle des ministères techniques.

Ebert et Scheidemann pensent, sans doute, qu'ils se consolideront en faisant preuve de vigueur. Le préfet de police Eichhorn, acquis aux spartaciens, était l'objet de vives attaques. On l'accusait de laisser le désordre s'étendre dans la capitale. Hier, aux dernières nouvelles, on annonçait sa révocation. Quant à l'agent des bolcheviks Radek, il a été enfin expulsé de Berlin, après quelques jours d'hésitation.

Le gouvernement majoritaire fait donc l'expérience d'une politique à poigne. Les élections à l'Assemblée constituante diront si Ebert et Scheidemann ont réussi, à moins que, d'ici là, les spartaciens ne tentent un nouveau coup. — J. B.

CONTRE LES SPARTACIENS

BERNE, 5 janvier. — On sait que Ebert, en exposant le programme du gouvernement reconstitué, n'a pas manqué de donner à l'opinion certaines assurances d'énergie dans la répression des désordres.

L'officielle agence Wolff transmet aux journaux l'information suivante :

Le nouveau gouvernement d'Empire a pris la décision irrévocable de s'opposer de la façon la plus énergique aux excitations continuelles auxquelles se livre le groupe Spartacus et au régime de terreur qu'il menace de se propager dans l'Empire.

Les autorités provinciales et les gouvernements des États confédérés reçoivent en ce moment des instructions comportant des mesures de police et d'intervention immédiate des parquets contre la propagande terroriste des spartaciens.

Les nouveaux coups de main des extrémistes semblent avoir hâté les mesures annoncées par le gouvernement. Après l'échouffourée qui a marqué la rentrée du régiment d'artillerie d'Allenstein, le retour du régiment d'infanterie de Brême a donné lieu, dimanche dernier, à des incidents sanglants. Ce régiment avait, la veille au soir, conclu un accord avec les conseils d'ouvriers et de soldats, qui garantissaient le rétablissement du Sénat et du conseil des bourgeois de la ville hanséatique, et par lequel les délégués des deux partis se promettaient de vivre en parfaite intelligence. Une grande fête patriotique eut lieu, et le régiment, qui ne se doutait de rien, se disposait à réintégrer les bâtiments de ses casernes, quand il fut surpris par une vive fusillade. Des marins et des spartaciens, postés aux fenêtres et embusqués dans la cour, venaient d'ouvrir un feu nourri de mitrailleuses sur les soldats qui s'étaient déjà débarrassés de leurs armes. Les hommes de confiance du régiment furent ainsi contraints de signer un accord par lequel les troupes s'engageaient à livrer leurs armes.

Les socialistes indépendants quittent le gouvernement de Brunswick

BALE, 5 janvier. — Selon le *Vorwärts*, les membres socialistes indépendants du gouvernement de Brunswick, après de vives discussions avec les spartaciens, ont démissionné hier.

En dehors du président de la République, il n'y a plus en fonctions qu'un commissaire du peuple spartacien.

DÉMOBILISATION ET ENROLEMENT LE GRAND BRANLE-BAS A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Ceux qui quittent la Maison de Molière et ceux qui vont y effectuer leur entrée nous confient leurs impressions.



M. LARA M. LEITNER M. DESJARDINS M. FONTENEY

Durant ces quatre années de guerre, la Comédie-Française conserva la dignité et la sérénité qui conviennent à son caractère officiel. MM. les sociétaires vécurent dans une atmosphère paisible, dans une bonne entente parfaite ; ils témoignèrent d'un dévouement et d'une abnégation fort louables, consentirent à des sacrifices importants, se prodiguèrent pour combler les vides laissés par la mobilisation... Mais l'armistice est signé, et la guerre éclate... à la Comédie-Française. Les pensionnaires protestent à leur façon contre la vie chère en se rendant en délégation chez le ministre de l'Instruction publique ; d'anciens, de fidèles serviteurs de la Maison se voient poliment « remerciés » ; de nouveaux engagements sont conclus ; l'éminente vice-doyenne, Mme Pierson, fait valoir ses droits à la retraite, et donne sa démission.

Nous avons pu joindre deux des sociétaires qui vont quitter la Comédie-Française. Mme Lara et M. Leitner ont évidemment rendu des services appréciables à l'art dramatique français, et leur nom restera attaché à l'histoire de la Maison de Molière.

Mme Lara ne s'émue pas

Gracieusement, mais avec une belle énergie, Mme Lara nous déclare que la mesure du Comité qui la frappe n'a pas de quoi l'émouvoir.

— Depuis vingt ans, nous dit-elle, je lutte contre l'esprit de routine qui anime toutes les décisions du Comité de lecture et du Comité d'administration. Il y a — passez-moi l'expression — incompatibilité d'humeur entre la Comédie-Française et moi. J'estime que les auteurs du Boulevard n'ont pas qualité pour figurer au répertoire d'un théâtre qui devrait être le premier théâtre du monde. On m'objecte que ces auteurs font recette ; sans doute, mais il est inadmissible de considérer la Comédie-Française comme une maison de commerce ; je ne conçois la gestion d'un pareil théâtre qu'en poursuivant un idéal. Si la Comédie-Française se met à accepter toutes les pièces boulevardières, que restera-t-il aux théâtres du Boulevard ? Rien, ou des comédies banales ou pornographiques.

— N'est donc digne de la Maison que le répertoire purement et exclusivement classique ?

— N'en croyez rien. Il est des auteurs, des Francis Jammes, des Apollinaire, des Claudel, des Georges Duhamel, des Crommelynck, des Jules Romains, qui ont écrit des œuvres solides, après, originales, d'une valeur littéraire incontestable, et que les membres du Comité s'obstinent à ne pas vouloir retenir, en dépit de mes efforts et de ma ténacité. Cette situation me rappelle celle où l'on se trouvait, il y a quinze ans, vis-à-vis de Verlaine, que le Comité abhorrait. Il n'y a que quelques semaines qu'on a inscrit les *Uns et les autres* au répertoire.

— Je n'ai pas eu seulement à combattre mes camarades dans leurs goûts et leurs traditions. Un jour que je m'efforçais, au Comité, de faire recevoir la *Dame à la Faulx*, ce chef-d'œuvre de Saint-Pol Roux, on m'a répliqué — n'allez pas croire que je plaisante — que les machinistes auraient trop de travail.

— J'ai voulu aussi affiner mon jeu, l'adapter plus complètement aux œuvres dont j'étais l'interprète, le « moderniser ». Il est vraisemblable qu'on n'a pas été satisfait.

— Que ferez-vous après votre départ de la Comédie ?

— Mon activité ne sera pas refrénée. Je la dépenserai en France, si les circonstances le permettent ; à l'étranger, si je ne puis faire

autrement ; et, dans ce dernier cas, j'agirai comme mon ami Jacques Copeau, qui est obligé d'exercer son initiative à New-York. Cependant son théâtre du Vieux-Colombier donna de brillants résultats avant la guerre ; ce qui prouve qu'il y a un public pour s'intéresser aux œuvres d'art. Mais ce public-là, il y a de beaux temps qu'il ne va plus à la Comédie-Française.

Chez M. Leitner

M. Leitner nous reçoit avec une aimable cordialité, et à la question que nous lui posons : « Que s'est-il passé ? », il répond, souriant :

— Je ne comprends pas encore très bien. Craignais-je de trop comprendre ? Peut-être m'a-t-on fait grief de n'avoir pas tout à fait échoué dans le nouvel emploi qu'on m'avait prêté de tenir ; d'avoir témoigné durant ces quatre années de guerre d'un dévouement et d'un désintéressement absolu, au point de jouer les rôles les plus secondaires pour remplacer ceux de mes jeunes camarades mobilisés ; d'avoir reçu du public la plus chaleureuse approbation dans la reprise de personnages tels que Gubetta de *Lucrèce Borgia*, Gringoire, et finalement Don César de Bazan, de *Ruy Blas*.

— Il fallait trouver des douzièmes, évidemment... et l'on n'a pas hésité à les demander à l'un de ceux qui ont voué leur art à Molière, à Corneille, à Racine, à Victor Hugo ; à l'un de ceux qui constituent la véritable raison d'être de la Maison et la justification de la subvention.

— On a prétendu que vous alliez reprendre *Cyrano de Bergerac* à la Porte-Saint-Martin.

— Ce n'est pas impossible. Mais, pour le moment, ce bruit n'est pas fondé. Il va de soi que, tout en ne négligeant pas la pratique de l'enseignement, je continuerai à jouer la comédie, car j'aime trop mon art pour y renoncer.

Les arrivants : M^{lle} Catherine Fonteney

Parmi ceux qui vont faire partie de la Comédie-Française, M^{lle} Catherine Fonteney n'est pas une des moins précieuses recrues. La charmante comédienne ne nous cache pas sa joie :

— Je suis contente, car mes efforts auront servi à quelque chose. Au contraire de ces jeunes gens qui, après leur sortie du Conservatoire, s'imaginent être portés au faite de la gloire, j'estime que, pour assouplir ses qualités, pour les fortifier, pour leur faire produire le maximum de rendement, il faut du temps et de la patience. De même qu'on ne construit pas une maison en commençant par le toit, de même le métier de comédien s'acquiert insensiblement par un travail fourni et consciencieux.

— Quand votre entrée à la Comédie-Française sera-t-elle officielle ?

— At 1^{er} avril prochain. Je suis engagée pour un emploi défini, celui des duègnes comiques, et je ne jouerai pas autre chose. Je débiterai vraisemblablement dans les *Plaidiers*.

M. Desjardins

M. Desjardins est un comédien qui possède une profonde conscience artistique. Il a joué tout le répertoire, classique et moderne, à l'Odéon, et sa carrière est arborée de fait de son engagement à la Comédie-Française.

— Je suis ravi, nous déclare-t-il, de prendre contact avec mes camarades des Français. Mon engagement ne part que du mois de février, et jusqu'au dernier jour j'accomplirai ma tâche à l'Odéon.

— GASTON LEBEL.

LA CRUE DE LA SEINE ET DE SES AFFLUENTS

La Seine, disaient ces jours derniers les services... compétents, ne continuera de monter que si les pluies continuent. Et, comme il est assez naturel en cette saison, les pluies ont continué... Le niveau de l'eau submerge, en beaucoup d'endroits, les marchandises qui se trouvaient sur les quais, et le charbon s'en va au fond du fleuve.

Mais la note suivante atténue nos alarmes en ce qui concerne le sort du précieux combustible :

Des inquiétudes se sont manifestées au sujet de risques que courraient des stocks importants de charbon constitués sur les quais et rendus inutilisables pour la population par suite de la crue de la Seine.

Ces charbons appartenant à l'armée américaine qui les a mis en dépôt pour ses besoins. Les chantiers de la préfecture de la Seine sont tous à l'abri des inondations.

La situation, qui ne semble pas pouvoir s'améliorer rapidement en raison des pluies persistantes de la nuit de samedi à dimanche et de l'après-midi d'hier, devient sérieuse.

En banlieue, on signale, de nouveau, des caves envahies par l'eau.

Le long des quais, dans Paris, c'est un spectacle qui rappelle parfois les mauvaises heures des crues précédentes. Les péniches ne peuvent plus circuler. Quelques-unes, qui ont pu passer sous les ponts particulièrement élevés, se hâtent de se garer.

Au viaduc d'Austerlitz, elles affluent les quais supérieurs.

L'écluse de la Monnaie n'émergera plus qu'à peine du niveau du fleuve, le square est déjà entièrement recouvert par l'eau. L'ascension du flot pendant les dernières vingt-quatre heures atteint quatorze centimètres dans la traversée de Paris.

Ainsi l'on cotait : pont d'Austerlitz, 4 m. 27 (4 m. 13) ; pont des Tournelles,

4 m. 12 (4 m.) ; Pont-Royal, 5 m. 17 (5 m. 08) ; et Bezons, 4 m. 98 (4 m. 84).

En Haute-Seine, par contre, diminution de : 6 centimètres à Montfermeil (2 m. 95) ; 4 centimètres à Melun (3 m. 67) ; 3 centimètres à Corbeil (2 m. 83) ; mais à Port-aux-Anglais, voisin de l'embouchure de la Marne, il y avait une augmentation de 4 centimètres (5 m. 90).

La Marne était en hausse de 21 centimètres à Chailfert et de 10 à Joinville.

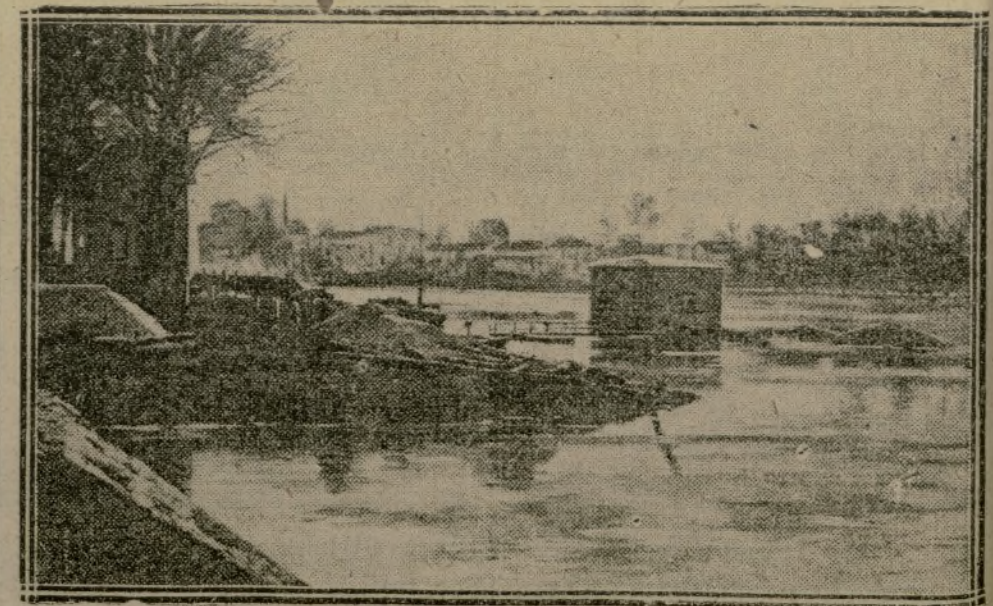
D'après les prévisions, aujourd'hui la cote

de 4 m. 40 pourrait être dépassée à Austerlitz et atteindre d'ici jeudi ou vendredi 5 mètres.

Une dépression atmosphérique de 75 millimètres s'est produite la nuit dernière.

M. Angot, directeur du Bureau central météorologique, fait à ce sujet les déclarations suivantes :

— La dépression actuelle vient de l'ouest, du golfe de Gascogne. Elle succède à une autre dépression qui a eu lieu il y a quarante-huit heures.



LE BARRAGE DE CHARENTON, SUR LA MARNE, A ALFORT (Photographie prise, hier, à 3 heures de l'après-midi.)



TROIS PHOTOGRAPHIES DE M. CLEMENCEAU PRISES A 7 H. 30 DU MATIN, LE 4 JANVIER, SUR LA PLAGE DE LA TRANCHE-SUR-MER (VENDEE)

LES CONTES D'EXCELSIOR

LE PINCEAU D'OR

PAR HORACE VAN OFFEL

Petit-Jean rêvait toujours d'être riche. Il allait admirer les trésors exposés chez les marchands de jouets. Il y avait des escadrons entiers de cuirassiers de plomb, des forts, des théâtres, des automates et des lanternes magiques. A force de regarder ces merveilles, les yeux de Petit-Jean étaient devenus très grands et comme affamés de désir. Mais, tous les ans, il ne trouvait dans son sabot que de pauvres choses. Des objets tristes et utiles, tels que des bas, une chemise ou un gilet de flanelle.

Une fois, pourtant, il arriva que Petit-Jean découvrit, sous les fagots de l'âtre, une palette de carton avec les trois couleurs fondamentales et un pinceau en poil de lapin.

C'était pas riche. Mais Petit-Jean fit mine d'être très content parce que sa mère l'observait du coin de l'œil.

Il s'en alla dans la rue pour montrer sa palette aux enfants du voisinage. Les enfants du voisinage se moquèrent de lui.

— Hou ! criaient-ils, le vilain jouet. Ça ne vaut pas six sous.

Une fillette, nommée Virginie Potiron, essaya de le consoler.

— Ne les écoute pas, dit-elle. Ils sont jaloux. Leurs jouets viennent du bazar, et les nôtres viennent du petit Jésus. Maman me l'a expliqué. Le petit Jésus ne donne qu'à des enfants très pauvres. D'abord ses jouets n'ont l'air de rien. Après, plus on les regarde, plus ils deviennent beaux. Vois ma poupée...

Et comme Petit-Jean soupçonnait, peu convaincu, elle ajouta :

— Il est tout plein mignon, ton pinceau. Il me semble qu'il est lié par un mince fil d'or. C'est peut-être un pinceau enchanté...

Petit-Jean entra chez lui. Ne sachant que faire, il se mit à peindre. Oh ! miracle ! Virginie avait raison. Le pinceau possédait un mystérieux pouvoir. Il couvrait de lui-même sur le papier, en enfantant de la gaîté, de la lumière et de la vie. Ainsi Petit-Jean, d'abord, vit naître sous ses doigts des fleurs, des bêtes et des visages.

A partir de ce moment, il fut heureux. Il peignait du matin au soir. Il lui suffisait de désirer une chose pour la posséder aussitôt. Son pinceau, docile, créait à volonté des mondes, des paradis, des dieux et des hommes !

Or, en ce temps, régnait, aux environs du moulin de la Gallette, le bon roi Pepino. Le roi Pepino avait une fille. Elle était si belle qu'on l'appelait la princesse Désespoir des Peintres. Mais, comme c'était un peu long, on disait simplement la princesse Dédé.

Les cheuveux de Dédé avaient la couleur blonde d'un matin d'automne. Ses yeux étaient bleus, et sa bouche petite comme un baiser d'enfant. Le roi Pepino aurait bien voulu posséder son portrait. Mais les meilleurs peintres de la Butte y perdirent leur latin. Pour cette raison, Pepino manda à sa cour les artistes les plus réputés d'Europe et d'ailleurs.

Il en vint de Venise et de Florence, jolis comme des femmes avec leurs boucles brunes, leur toque de velours et leur pourpoint taillé. Mais ils firent une Dédé trop noire. Il en vint de Munich et de Cologne, munis d'équerres et de compas. Ils mesuraient, calculaient, traçaient des triangles, des carrés, et s'acharnaient la barbe en criant : « Ach... » Mais ils firent une Dédé trop raide. Il en vint d'Amsterdam et d'Anvers. Ils étaient gais, ils fumaient la pipe, et leurs vastes palettes éblouissaient comme des soleils. Mais ils firent une Dédé trop grasse. A la fin arriva un petit homme jaune aux yeux bridés. Il portait une robe de soie, un éventail rempli de papillons et des pinceaux en fibre de bambou. Et il salua la compagnie, considéra attentivement la princesse, puis il dit :

— Sa beauté est trop jeune pour moi. Seul, un peintre au cœur ingénu et aux yeux affamés de désir pourra faire son portrait. Moi, je suis trop vieux et indigne d'entreprendre ce sublime ouvrage.

Il partit en donnant à Dédé une cage d'ivoire, où chantaient un grillon apprivoisé.

Peu après, le roi Pepino envoya ses hérauts dans la ville. Ils sonnaient de la trompe à tous les carrefours, et ils criaient :

— Où est le peintre au cœur ingénu et aux yeux affamés de désir ?

Ayant entendu cette proclamation, Petit-Jean se rendit au palais. Tous les courtisans se mirent à rire en voyant sa palette de carton et son pinceau en poil de lapin. Mais Petit-Jean ne se troubla point, et le roi ordonna qu'on le laissât faire.

Petit-Jean peignit tellement bien la princesse que les courtisans en demeurèrent stupéfaits. Le roi lui donna une bourse d'or et une épée de chevalier. Alors, Petit-Jean loua une belle maison et acheta pour sa mère plusieurs tableaux en bombas.

Sa réputation devint considérable. Tous les seigneurs du pays voulurent avoir un tableau de sa main. Ils se faisaient portraiter en grand costume, entourés de leur femme et de leurs enfants. D'autres posaient à cheval, le harnois sur les dos. Les dames mettaient leurs bijoux, des fraises de dentelle et des vertugadins d'enfant. Quelques-unes se déshabillaient en déesses, le sein à peine caché par un carquois ou une peau de panthère. Les échevins de la cité virent en cortège, précédés de tambours et de porteurs de torches. Les moines du Sacré-Cœur se groupèrent aux pieds de la Vierge, derrière leur abbé, avec sa mitre, ses gans violettes, ses bécasses et son gros ventre. Le terrible duc de Basse-Neustrie quitta exprès le champ de bataille pour avoir son image et celle de son destrier, bardé de cuir et de fer.

Petit-Jean devint si riche qu'un gentilhomme lui offrit sa fille en mariage. Mais Petit-Jean la refusa. Il épousa Virginie Potiron, qu'il aimait depuis longtemps. Le lendemain de leurs nocces, Virginie s'en alla à la poste chercher un livret de la caisse d'épargne. Car, disait-elle, — le petit pinceau ne durera pas toujours.

HORACE VAN OFFEL.

LA DOCUMENTATION SUR LA GUERRE LA PLUS COMPLETE ET LA PLUS EXACTE avec TOUS LES NUMÉROS SPÉCIAUX parus pendant les hostilités

est fournie par la collection d'EXCELSIOR depuis août 1914. — Quelques-uns peuvent encore être livrés. — Demander conditions spéciales à nos bureaux.

ÉCOLE Boulevard Poissonnière, 19 PIGIET Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LES TRAVAILLISTES ANGLAIS et la Conférence de la paix

Londres, 5 janvier. — Le correspondant parlementaire du journal hebdomadaire Observer écrit :

Dans un ou deux jours, la liste complète des représentants à la Conférence de la paix sera publiée : une des réclamations, qui seront présentées au gouvernement à trait à la question de savoir si la parti travail-

liste devrait, oui ou non, avoir une représentation spéciale est un point de vue qui est résolu dans un sens affirmatif par certaines sections et certains chefs travaillistes. Pour donner suite à la revendication des travaillistes, on pourrait former un conseil ou une délégation pour coopérer avec les représentants britanniques à la Conférence sur les questions travaillistes. Dans ce conseil, toutes les sections travaillistes pourraient être représentées, même les extrémistes.

Toutes ces questions présentent des difficultés à résoudre, et on espère que la logique et l'esprit de MM. Clynes et Thomas parviendront à arriver à un compromis.

Le correspondant parlementaire du journal hebdomadaire Observer écrit :

Dans un ou deux jours, la liste complète des représentants à la Conférence de la paix sera publiée : une des réclamations, qui seront présentées au gouvernement à trait à la question de savoir si la parti travail-

liste devrait, oui ou non, avoir une représentation spéciale est un point de vue qui est résolu dans un sens affirmatif par certaines sections et certains chefs travaillistes. Pour donner suite à la revendication des travaillistes, on pourrait former un conseil ou une délégation pour coopérer avec les représentants britanniques à la Conférence sur les questions travaillistes. Dans ce conseil, toutes les sections travaillistes pourraient être représentées, même les extrémistes.

Toutes ces questions présentent des difficultés à résoudre, et on espère que la logique et l'esprit de MM. Clynes et Thomas parviendront à arriver à un compromis.

Le correspondant parlementaire du journal hebdomadaire Observer écrit :

Dans un ou deux jours, la liste complète des représentants à la Conférence de la paix sera publiée : une des réclamations, qui seront présentées au gouvernement à trait à la question de savoir si la parti travail-

liste devrait, oui ou non, avoir une représentation spéciale est un point de vue qui est résolu dans un sens affirmatif par certaines sections et certains chefs travaillistes. Pour donner suite à la revendication des travaillistes, on pourrait former un conseil ou une délégation pour coopérer avec les représentants britanniques à la Conférence sur les questions travaillistes. Dans ce conseil, toutes les sections travaillistes pourraient être représentées, même les extrémistes.

Toutes ces questions présentent des difficultés à résoudre, et on espère que la logique et l'esprit de MM. Clynes et Thomas parviendront à arriver à un compromis.

Le correspondant parlementaire du journal hebdomadaire Observer écrit :

Dans un ou deux jours, la liste complète des représentants à la Conférence de la paix sera publiée : une des réclamations, qui seront présentées au gouvernement à trait à la question de savoir si la parti travail-

3 HEURES DU MATIN

DERNIÈRE HEURE 3 HEURES DU MATIN

LE COMTE HERTLING ANCIEN CHANCELIER DE L'EMPIRE ALLEMAND EST MORT

Il resta en fonctions du 2 novembre 1917 au 30 septembre 1918; son rôle consista à exécuter les ordres du quartier général.

BALE, 5 janvier. — On mande de Rukpolding (Haute-Bavière) :

« Le comte Hertling est mort, hier, à 9 h. 45, après six jours de maladie. »

« Il sera inhumé à Munich. »

Le comte Hertling n'a pas survécu à l'Empire, dont il aura été l'un des fossoyeurs. Le septième et avant-dernier successeur de Bismarck était un robuste vieillard, dont la santé ne donnait pas d'inquiétude, lorsque, pendant la guerre encore, il était chancelier. Ce représentant de la vieille Allemagne vaincue s'écroula avec elle.

Le 2 novembre 1917, le comte Hertling avait été appelé par Guillaume II à prendre la place de l'incapable Michaelis. Sa nomination signifiait déjà que les choses allaient mal. Hertling était catholique et Ba-

vaire, elle ajouta :

— Il est tout plein mignon, ton pinceau. Il me semble qu'il est lié par un mince fil d'or. C'est peut-être un pinceau enchanté...

Petit-Jean entra chez lui. Ne sachant que faire, il se mit à peindre. Oh ! miracle ! Virginie avait raison. Le pinceau possédait un mystérieux pouvoir. Il couvrait de lui-même sur le papier, en enfantant de la gaîté, de la lumière et de la vie. Ainsi Petit-Jean, d'abord, vit naître sous ses doigts des fleurs, des bêtes et des visages.

A partir de ce moment, il fut heureux. Il peignait du matin au soir. Il lui suffisait de désirer une chose pour la posséder aussitôt. Son pinceau, docile, créait à volonté des mondes, des paradis, des dieux et des hommes !

Or, en ce temps, régnait, aux environs du moulin de la Gallette, le bon roi Pepino. Le roi Pepino avait une fille. Elle était si belle qu'on l'appelait la princesse Désespoir des Peintres. Mais, comme c'était un peu long, on disait simplement la princesse Dédé.

Les cheuveux de Dédé avaient la couleur blonde d'un matin d'automne. Ses yeux étaient bleus, et sa bouche petite comme un baiser d'enfant. Le roi Pepino aurait bien voulu posséder son portrait. Mais les meilleurs peintres de la Butte y perdirent leur latin. Pour cette raison, Pepino manda à sa cour les artistes les plus réputés d'Europe et d'ailleurs.

Il en vint de Venise et de Florence, jolis comme des femmes avec leurs boucles brunes, leur toque de velours et leur pourpoint taillé. Mais ils firent une Dédé trop noire. Il en vint de Munich et de Cologne, munis d'équerres et de compas. Ils mesuraient, calculaient, traçaient des triangles, des carrés, et s'acharnaient la barbe en criant : « Ach... » Mais ils firent une Dédé trop raide. Il en vint d'Amsterdam et d'Anvers. Ils étaient gais, ils fumaient la pipe, et leurs vastes palettes éblouissaient comme des soleils. Mais ils firent une Dédé trop grasse. A la fin arriva un petit homme jaune aux yeux bridés. Il portait une robe de soie, un éventail rempli de papillons et des pinceaux en fibre de bambou. Et il salua la compagnie, considéra attentivement la princesse, puis il dit :

— Sa beauté est trop jeune pour moi. Seul, un peintre au cœur ingénu et aux yeux affamés de désir pourra faire son portrait. Moi, je suis trop vieux et indigne d'entreprendre ce sublime ouvrage.

Il partit en donnant à Dédé une cage d'ivoire, où chantaient un grillon apprivoisé.

Peu après, le roi Pepino envoya ses hérauts dans la ville. Ils sonnaient de la trompe à tous les carrefours, et ils criaient :

— Où est le peintre au cœur ingénu et aux yeux affamés de désir ?

Ayant entendu cette proclamation, Petit-Jean se rendit au palais. Tous les courtisans se mirent à rire en voyant sa palette de carton et son pinceau en poil de lapin. Mais Petit-Jean ne se troubla point, et le roi ordonna qu'on le laissât faire.

Petit-Jean peignit tellement bien la princesse que les courtisans en demeurèrent stupéfaits. Le roi lui donna une bourse d'or et une épée de chevalier. Alors, Petit-Jean loua une belle maison et acheta pour sa mère plusieurs tableaux en bombas.

Sa réputation devint considérable. Tous les seigneurs du pays voulurent avoir un tableau de sa main. Ils se faisaient portraiter en grand costume, entourés de leur femme et de leurs enfants. D'autres posaient à cheval, le harnois sur les dos. Les dames mettaient leurs bijoux, des fraises de dentelle et des vertugadins d'enfant. Quelques-unes se déshabillaient en déesses, le sein à peine caché par un carquois ou une peau de panthère. Les échevins de la cité virent en cortège, précédés de tambours et de porteurs de torches. Les moines du Sacré-Cœur se groupèrent aux pieds de la Vierge, derrière leur abbé, avec sa mitre, ses gans violettes, ses bécasses et son gros ventre. Le terrible duc de Basse-Neustrie quitta exprès le champ de bataille pour avoir son image et celle de son destrier, bardé de cuir et de fer.

Petit-Jean devint si riche qu'un gentilhomme lui offrit sa fille en mariage. Mais Petit-Jean la refusa. Il épousa Virginie Potiron, qu'il aimait depuis longtemps. Le lendemain de leurs nocces, Virginie s'en alla à la poste chercher un livret de la caisse d'épargne. Car, disait-elle, — le petit pinceau ne durera pas toujours.

HORACE VAN OFFEL.

LA DOCUMENTATION SUR LA GUERRE LA PLUS COMPLETE ET LA PLUS EXACTE avec TOUS LES NUMÉROS SPÉCIAUX parus pendant les hostilités

est fournie par la collection d'EXCELSIOR depuis août 1914. — Quelques-uns peuvent encore être livrés. — Demander conditions spéciales à nos bureaux.

ÉCOLE Boulevard Poissonnière, 19 PIGIET Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LES TRAVAILLISTES ANGLAIS et la Conférence de la paix

Londres, 5 janvier. — Le correspondant parlementaire du journal hebdomadaire Observer écrit :

Dans un ou deux jours, la liste complète des représentants à la Conférence de la paix sera publiée : une des réclamations, qui seront présentées au gouvernement à trait à la question de savoir si la parti travail-

liste devrait, oui ou non, avoir une représentation spéciale est un point de vue qui est résolu dans un sens affirmatif par certaines sections et certains chefs travaillistes. Pour donner suite à la revendication des travaillistes, on pourrait former un conseil ou une délégation pour coopérer avec les représentants britanniques à la Conférence sur les questions travaillistes. Dans ce conseil, toutes les sections travaillistes pourraient être représentées, même les extrémistes.

Toutes ces questions présentent des difficultés à résoudre, et on espère que la logique et l'esprit de MM. Clynes et Thomas parviendront à arriver à un compromis.

Le correspondant parlementaire du journal hebdomadaire Observer écrit :

Dans un ou deux jours, la liste complète des représentants à la Conférence de la paix sera publiée : une des réclamations, qui seront présentées au gouvernement à trait à la question de savoir si la parti travail-

liste devrait, oui ou non, avoir une représentation spéciale est un point de vue qui est résolu dans un sens affirmatif par certaines sections et certains chefs travaillistes. Pour donner suite à la revendication des travaillistes, on pourrait former un conseil ou une délégation pour coopérer avec les représentants britanniques à la Conférence sur les questions travaillistes. Dans ce conseil, toutes les sections travaillistes pourraient être représentées, même les extrémistes.

Toutes ces questions présentent des difficultés à résoudre, et on espère que la logique et l'esprit de MM. Clynes et Thomas parviendront à arriver à un compromis.

Le correspondant parlementaire du journal hebdomadaire Observer écrit :

Dans un ou deux jours, la liste complète des représentants à la Conférence de la paix sera publiée : une des réclamations, qui seront présentées au gouvernement à trait à la question de savoir si la parti travail-

liste devrait, oui ou non, avoir une représentation spéciale est un point de vue qui est résolu dans un sens affirmatif par certaines sections et certains chefs travaillistes. Pour donner suite à la revendication des travaillistes, on pourrait former un conseil ou une délégation pour coopérer avec les représentants britanniques à la Conférence sur les questions travaillistes. Dans ce conseil, toutes les sections travaillistes pourraient être représentées, même les extrémistes.

Toutes ces questions présentent des difficultés à résoudre, et on espère que la logique et l'esprit de MM. Clynes et Thomas parviendront à arriver à un compromis.

Le correspondant parlementaire du journal hebdomadaire Observer écrit :

Dans un ou deux jours, la liste complète des représentants à la Conférence de la paix sera publiée : une des réclamations, qui seront présentées au gouvernement à trait à la question de savoir si la parti travail-

liste devrait, oui ou non, avoir une représentation spéciale est un point de vue qui est résolu dans un sens affirmatif par certaines sections et certains chefs travaillistes. Pour donner suite à la revendication des travaillistes, on pourrait former un conseil ou une délégation pour coopérer avec les représentants britanniques à la Conférence sur les questions travaillistes. Dans ce conseil, toutes les sections travaillistes pourraient être représentées, même les extrémistes.

LE BOLCHEVISME A ÉTÉ ÉVOQUÉ A LA COMMISSION DE L'ARMISTICE

Les Allemands auraient empêché les Lithuaniens et les Polonais d'organiser leur défense contre les gardes rouges de Russie.

BALE, 5 janvier. — On mande de Berlin, 4 janvier :

« La commission de l'armistice s'est occupée, hier, de la question de la lutte contre le bolchevisme en corrélation avec le différend germano-polonais. »

Le haut commandement allié a communiqué que le gouvernement polonais se plaint que les autorités militaires allemandes empêchent, en Lithuanie et en Pologne, l'organisation de la défense contre les bolcheviques.

Le général von Winterfeldt répondit que les autorités allemandes seraient très heureuses de voir les Polonais se tourner contre les bolcheviques, mais qu'elles avaient l'impression que les efforts des Polonais étaient dirigés de tout autre côté.

Au sujet du contrôle de la navigation du Rhin, le maréchal Foch affirma le droit des commissions créées par lui d'établir dans les ports du Rhin des commandements militaires ou des forces de police afin de contrôler l'exécution des règles édictées par la commission de navigation.

Le désir allemand d'obtenir le libre trafic pour les matières pharmaceutiques a été satisfait.

Du côté français, on s'est écrié contre la vente des trésors artistiques qui se trouvent dans les châteaux du kaiser à Potsdam et à Berlin. Les kaisers recut, en effet, des offres d'un groupe de marchands ; cette vente serait contraire aux clauses de l'armistice.

Les bolcheviks ont commis des milliers d'assassinats

CHRISTIANIA, 5 janvier. — Le Bergens Aftenblad a interviewé un industriel anglais qui se rendait de Russie en Angleterre, et qui a habité longtemps la Russie. Il y a été arrêté comme aristocrate, mais a réussi à s'échapper par la Finlande.

Il déclare être convaincu que le gouvernement bolchevik touche à sa fin. Son influence diminue, même parmi le prolétariat.

Les bolcheviks ont des milliers d'assassinats sur la conscience : le plus sensationnel est celui du prince Koptekin qui entra en Russie en 1917, après de nombreuses années d'expatriation. Les bolcheviks nient ce crime, mais il est certain que le prince a disparu et que le gouvernement n'a pu, jusqu'à présent, prouver son innocence.

Il est confirmé que le général Broussier a été abattu d'un coup de fusil, dans la rue, à Moscou.

Les bolcheviks ont des milliers d'assassinats sur la conscience : le plus sensationnel est celui du prince Koptekin qui entra en Russie en 1917, après de nombreuses années d'expatriation. Les bolcheviks nient ce crime, mais il est certain que le prince a disparu et que le gouvernement n'a pu, jusqu'à présent, prouver son innocence.

Il est confirmé que le général Broussier a été abattu d'un coup de fusil, dans la rue, à Moscou.

Les bolcheviks ont des milliers d'assassinats sur la conscience : le plus sensationnel est celui du prince Koptekin qui entra en Russie en 1917, après de nombreuses années d'expatriation. Les bolcheviks nient ce crime, mais il est certain que le prince a disparu et que le gouvernement n'a pu, jusqu'à présent, prouver son innocence.

Il est confirmé que le général Broussier a été abattu d'un coup de fusil, dans la rue, à Moscou.

Les bolcheviks ont des milliers d'assassinats sur la conscience : le plus sensationnel est celui du prince Koptekin qui entra en Russie en 1917, après de nombreuses années d'expatriation. Les bolcheviks nient ce crime, mais il est certain que le prince a disparu et que le gouvernement n'a pu, jusqu'à présent, prouver son innocence.

Il est confirmé que le général Broussier a été abattu d'un coup de fusil, dans la rue, à Moscou.

Les bolcheviks ont des milliers d'assassinats sur la conscience : le plus sensationnel est celui du prince Koptekin qui entra en Russie en 1917, après de nombreuses années d'expatriation. Les bolcheviks nient ce crime, mais il est certain que le prince a disparu et que le gouvernement n'a pu, jusqu'à présent, prouver son innocence.

Il est confirmé que le général Broussier a été abattu d'un coup de fusil, dans la rue, à Moscou.

Les bolcheviks ont des milliers d'assassinats sur la conscience : le plus sensationnel est celui du prince Koptekin qui entra en Russie en 1917, après de nombreuses années d'expatriation. Les bolcheviks nient ce crime, mais il est certain que le prince a disparu et que le gouvernement n'a pu, jusqu'à présent, prouver son innocence.

Il est confirmé que le général Broussier a été abattu d'un coup de fusil, dans la rue, à Moscou.

Les bolcheviks ont des milliers d'assassinats sur la conscience : le plus sensationnel est celui du prince Koptekin qui entra en Russie en 1917, après de nombreuses années d'expatriation. Les bolcheviks nient ce crime, mais il est certain que le prince a disparu et que le gouvernement n'a pu, jusqu'à présent, prouver son innocence.

Il est confirmé que le général Broussier a été abattu d'un coup de fusil, dans la rue, à Moscou.

Les bolcheviks ont des milliers d'assassinats sur la conscience : le plus sensationnel est celui du prince Koptekin qui entra en Russie en 1917, après de nombreuses années d'expatriation. Les bolcheviks nient ce crime, mais il est certain que le prince a disparu et que le gouvernement n'a pu, jusqu'à présent, prouver son innocence.

Il est confirmé que le général Broussier a été abattu d'un coup de fusil, dans la rue, à Moscou.

Les bolcheviks ont des milliers d'assassinats sur la conscience : le plus sensationnel est celui du prince Koptekin qui entra en Russie en 1917, après de nombreuses années d'expatriation. Les bolcheviks nient ce crime, mais il est certain que le prince a disparu et que le gouvernement n'a pu, jusqu'à présent, prouver son innocence.

Il est confirmé que le général Broussier a été abattu d'un coup de fusil, dans la rue, à Moscou.

Les bolcheviks ont des milliers d'assassinats sur la conscience : le plus sensationnel est celui du prince Koptekin qui entra en Russie en 1917, après de nombreuses années d'expatriation. Les bolcheviks nient ce crime, mais il est certain que le prince a disparu et que le gouvernement n'a pu, jusqu'à présent, prouver son innocence.

Il est confirmé que le général Broussier a été abattu d'un coup de fusil, dans la rue, à Moscou.

Les bolcheviks ont des milliers d'assassinats sur la conscience : le plus sensationnel est celui du prince Koptekin qui entra en Russie en 1917, après de nombreuses années d'expatriation. Les bolcheviks nient ce crime, mais il est certain que le prince a disparu et que le gouvernement n'a pu, jusqu'à présent, prouver son innocence.

Il est confirmé que le général Broussier a été abattu d'un coup de fusil, dans la rue, à Moscou.

Les bolcheviks ont des milliers d'assassinats sur la conscience : le plus sensationnel est celui du prince Koptekin qui entra en Russie en 1917, après de nombreuses années d'expatriation. Les bolcheviks nient ce crime, mais il est certain que le prince a disparu et que le gouvernement n'a pu, jusqu'à présent, prouver son innocence.

Il est confirmé que le général Broussier a été abattu d'un coup de fusil, dans la rue, à Moscou.

Les bolcheviks ont des milliers d'assassinats sur la conscience : le plus sensationnel est celui du prince Koptekin qui entra en Russie en 1917, après de nombreuses années d'expatriation. Les bolcheviks nient ce crime, mais il est certain que le prince a disparu et que le gouvernement n'a pu, jusqu'à présent, prouver son innocence.

Il est confirmé que le général Broussier a été abattu d'un coup de fusil, dans la rue, à Moscou.

Les bolcheviks ont des milliers d'assassinats sur la conscience : le plus sensationnel est celui du prince Koptekin qui entra en Russie en 1917, après de nombreuses années d'expatriation. Les bolcheviks nient ce crime, mais il est certain que le prince a disparu et que le gouvernement n'a pu, jusqu'à présent, prouver son innocence.

Il est confirmé que le général Broussier a été abattu d'un coup de fusil, dans la rue, à Moscou.

Les bolcheviks ont des milliers d'assassinats sur la conscience : le plus sensationnel est celui du prince Koptekin qui entra en Russie en 1917, après de nombreuses années d'expatriation. Les bolcheviks nient ce crime, mais il est certain que le prince a disparu et que le gouvernement n'a pu, jusqu'à présent, prouver son innocence.

L'ALLEMAGNE DÉMENT TOUT ACCORD SECRET AVEC LA RÉPUBLIQUE DES SOVIETS

Berlin dit que les relations diplomatiques avec Petrograd sont rompues et que des mesures de protection ont été prises.

NAUEN, 5 janvier. — Le gouvernement socialiste allemand a rompu les relations avec la République des Soviets lorsqu'il a été établi que celle-ci se servait de ses représentants politiques à Berlin pour favoriser la guerre civile en Allemagne et pour la continuation de la guerre contre l'Entente.

Le haut commandement allié a communiqué que le gouvernement polonais se plaint que les autorités militaires allemandes empêchent, en Lithuanie et en Pologne, l'organisation de la défense contre les bolcheviques.

Le général von Winterfeldt répondit que les autorités allemandes seraient très heureuses de voir les Polonais se tourner contre les bolcheviques, mais qu'elles avaient l'impression que les efforts des Polonais étaient dirigés de tout autre côté.

Au sujet du contrôle de la navigation du Rhin, le maréchal Foch affirma le droit des commissions créées par lui d'établir dans les ports du Rhin des commandements militaires ou des forces de police afin de contrôler l'exécution des règles édictées par la commission de navigation.

Le désir allemand d'obtenir le libre trafic pour les matières pharmaceutiques a été satisfait.

Du côté français, on s'est écrié contre la vente des trésors artistiques qui se trouvent dans les châteaux du kaiser à Potsdam et à Berlin. Les kaisers recut, en effet, des offres d'un groupe de marchands ; cette vente serait contraire aux clauses de l'armistice.

Les bolcheviks ont commis des milliers d'assassinats

CHRISTIANIA, 5 janvier. — Le Bergens Aftenblad a interviewé un industriel anglais qui se rendait de Russie en Angleterre, et qui a habité longtemps la Russie. Il y a été arrêté comme aristocrate, mais a réussi à s'échapper par la Finlande.

Il déclare être convaincu que le gouvernement bolchevik touche à sa fin. Son influence diminue, même parmi le prolétariat.

Les bolcheviks ont des milliers d'assassinats sur la conscience : le plus sensationnel est celui du prince Koptekin qui entra en Russie en 1917, après de nombreuses années d'expatriation. Les bolcheviks nient ce crime, mais il est certain que le prince a disparu et que le gouvernement n'a pu, jusqu'à présent, prouver son innocence.

LES COURS

— S. M. le roi d'Italie a conféré à S. A. R. le prince de Galles la croix du Mérite de guerre.

— Un service anniversaire pour le repos de l'âme de l'empereur Napoléon III sera célébré, jeudi prochain, 9 janvier, à Saint-Augustin.

CORPS DIPLOMATIQUE

— La légation de France à Bruxelles — qui doit être bientôt élevée au rang d'ambassade, comme on le sait — va recevoir un nouveau titulaire; ce sera sans doute M. de Margerie, actuellement directeur des affaires politiques au ministère des Affaires étrangères.

— M. Debrance, jusqu'ici ministre à Bruxelles, serait chargé d'une importante mission diplomatique dans le Levant.

CERCLES

— Au premier et important scrutin de ballottage, qui ait eu lieu depuis quatre ans au Jockey-Club, ont été reçus, avant-hier, membres permanents :

M. Pierre Mathéus, sous-lieutenant au 32^e dragons, présenté par le comte Mathéus et M. de Vatinnes; le comte de Rosambo, sous-lieutenant au 78^e d'infanterie, présenté par le marquis de Rosambo et le comte de Jarnac; M. Emmanuel du Bourg de Bocas, sergent au 8^e génie, présenté par le comte du Bourg de Bocas et le comte Guy de Leusse; M. Guy du Bourg de Bocas, adjudant au 8^e génie, présenté par le comte du Bourg de Bocas et le comte Guy de Leusse; le comte Guy de Leusse, capitaine d'attaché-major à la 1^{re} division d'infanterie, présenté par le marquis de Wignacourt et le comte de Lévis-Mirepoix; M. François de Lévis-Mirepoix, maréchal des logis pilote aviateur, présenté par le comte de Lévis-Mirepoix et le baron de Fontenay; le comte Maurice de Boigne, lieutenant au 7^e bataillon de chasseurs alpins, présenté par le comte R. de Boigne et le général marquis de Nadaillac, etc., etc.

NAISSANCES

— Mme de Verlagny a mis au monde une fille : Nicole.

FIANCEILLES

— On annonce les fiançailles de Mlle d'Acadado de Silva, fille de Mme Maurice Borel, avec le capitaine Winthrop Allen, du 60^e Coast Artillery Corps U.S.A.

MARIAGES

— Dernièrement a été célébré le mariage de la vicomtesse de Saint-Génys avec M. Raymond Spony, lieutenant de chasseurs à pied, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Douglas Marshall, attaché à l'ambassade des Etats-Unis en France, décédé âgé de vingt ans;

De M. Léon Bégule, décédé à Nice à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il avait épousé Mme de Boullenois, née de Clairval;

De M. Auguste Philippot, frère du général commandant le 2^e corps d'armée.

— M. de Verlagny a mis au monde une fille : Nicole.

— On annonce les fiançailles de Mlle d'Acadado de Silva, fille de Mme Maurice Borel, avec le capitaine Winthrop Allen, du 60^e Coast Artillery Corps U.S.A.

— Dernièrement a été célébré le mariage de la vicomtesse de Saint-Génys avec M. Raymond Spony, lieutenant de chasseurs à pied, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre.

Nous apprenons la mort :

De M. Douglas Marshall, attaché à l'ambassade des Etats-Unis en France, décédé âgé de vingt ans;

De M. Léon Bégule, décédé à Nice à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il avait épousé Mme de Boullenois, née de Clairval;

De M. Auguste Philippot, frère du général commandant le 2^e corps d'armée.

— M. de Verlagny a mis au monde une fille : Nicole.

— On annonce les fiançailles de Mlle d'Acadado de Silva, fille de Mme Maurice Borel, avec le capitaine Winthrop Allen, du 60^e Coast Artillery Corps U.S.A.

— Dernièrement a été célébré le mariage de la vicomtesse de Saint-Génys avec M. Raymond Spony, lieutenant de chasseurs à pied, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre.

Nous apprenons la mort :

De M. Douglas Marshall, attaché à l'ambassade des Etats-Unis en France, décédé âgé de vingt ans;

De M. Léon Bégule, décédé à Nice à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il avait épousé Mme de Boullenois, née de Clairval;

De M. Auguste Philippot, frère du général commandant le 2^e corps d'armée.

— M. de Verlagny a mis au monde une fille : Nicole.

— On annonce les fiançailles de Mlle d'Acadado de Silva, fille de Mme Maurice Borel, avec le capitaine Winthrop Allen, du 60^e Coast Artillery Corps U.S.A.

— Dernièrement a été célébré le mariage de la vicomtesse de Saint-Génys avec M. Raymond Spony, lieutenant de chasseurs à pied, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre.

Nous apprenons la mort :

De M. Douglas Marshall, attaché à l'ambassade des Etats-Unis en France, décédé âgé de vingt ans;

De M. Léon Bégule, décédé à Nice à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il avait épousé Mme de Boullenois, née de Clairval;

De M. Auguste Philippot, frère du général commandant le 2^e corps d'armée.

— M. de Verlagny a mis au monde une fille : Nicole.

— On annonce les fiançailles de Mlle d'Acadado de Silva, fille de Mme Maurice Borel, avec le capitaine Winthrop Allen, du 60^e Coast Artillery Corps U.S.A.

— Dernièrement a été célébré le mariage de la vicomtesse de Saint-Génys avec M. Raymond Spony, lieutenant de chasseurs à pied, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre.

Nous apprenons la mort :

De M. Douglas Marshall, attaché à l'ambassade des Etats-Unis en France, décédé âgé de vingt ans;

De M. Léon Bégule, décédé à Nice à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il avait épousé Mme de Boullenois, née de Clairval;

De M. Auguste Philippot, frère du général commandant le 2^e corps d'armée.

— M. de Verlagny a mis au monde une fille : Nicole.

— On annonce les fiançailles de Mlle d'Acadado de Silva, fille de Mme Maurice Borel, avec le capitaine Winthrop Allen, du 60^e Coast Artillery Corps U.S.A.

— Dernièrement a été célébré le mariage de la vicomtesse de Saint-Génys avec M. Raymond Spony, lieutenant de chasseurs à pied, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre.

Nous apprenons la mort :

De M. Douglas Marshall, attaché à l'ambassade des Etats-Unis en France, décédé âgé de vingt ans;

De M. Léon Bégule, décédé à Nice à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il avait épousé Mme de Boullenois, née de Clairval;

De M. Auguste Philippot, frère du général commandant le 2^e corps d'armée.

— M. de Verlagny a mis au monde une fille : Nicole.

— On annonce les fiançailles de Mlle d'Acadado de Silva, fille de Mme Maurice Borel, avec le capitaine Winthrop Allen, du 60^e Coast Artillery Corps U.S.A.

— Dernièrement a été célébré le mariage de la vicomtesse de Saint-Génys avec M. Raymond Spony, lieutenant de chasseurs à pied, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre.

Nous apprenons la mort :

De M. Douglas Marshall, attaché à l'ambassade des Etats-Unis en France, décédé âgé de vingt ans;

De M. Léon Bégule, décédé à Nice à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il avait épousé Mme de Boullenois, née de Clairval;

De M. Auguste Philippot, frère du général commandant le 2^e corps d'armée.

— M. de Verlagny a mis au monde une fille : Nicole.

— On annonce les fiançailles de Mlle d'Acadado de Silva, fille de Mme Maurice Borel, avec le capitaine Winthrop Allen, du 60^e Coast Artillery Corps U.S.A.

— Dernièrement a été célébré le mariage de la vicomtesse de Saint-Génys avec M. Raymond Spony, lieutenant de chasseurs à pied, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre.

Nous apprenons la mort :

De M. Douglas Marshall, attaché à l'ambassade des Etats-Unis en France, décédé âgé de vingt ans;

De M. Léon Bégule, décédé à Nice à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il avait épousé Mme de Boullenois, née de Clairval;

De M. Auguste Philippot, frère du général commandant le 2^e corps d'armée.

— M. de Verlagny a mis au monde une fille : Nicole.

— On annonce les fiançailles de Mlle d'Acadado de Silva, fille de Mme Maurice Borel, avec le capitaine Winthrop Allen, du 60^e Coast Artillery Corps U.S.A.

— Dernièrement a été célébré le mariage de la vicomtesse de Saint-Génys avec M. Raymond Spony, lieutenant de chasseurs à pied, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre.

Nous apprenons la mort :

De M. Douglas Marshall, attaché à l'ambassade des Etats-Unis en France, décédé âgé de vingt ans;

De M. Léon Bégule, décédé à Nice à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il avait épousé Mme de Boullenois, née de Clairval;

De M. Auguste Philippot, frère du général commandant le 2^e corps d'armée.

— M. de Verlagny a mis au monde une fille : Nicole.

— On annonce les fiançailles de Mlle d'Acadado de Silva, fille de Mme Maurice Borel, avec le capitaine Winthrop Allen, du 60^e Coast Artillery Corps U.S.A.

— Dernièrement a été célébré le mariage de la vicomtesse de Saint-Génys avec M. Raymond Spony, lieutenant de chasseurs à pied, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre.

Nous apprenons la mort :

De M. Douglas Marshall, attaché à l'ambassade des Etats-Unis en France, décédé âgé de vingt ans;

De M. Léon Bégule, décédé à Nice à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il avait épousé Mme de Boullenois, née de Clairval;

De M. Auguste Philippot, frère du général commandant le 2^e corps d'armée.

— M. de Verlagny a mis au monde une fille : Nicole.

— On annonce les fiançailles de Mlle d'Acadado de Silva, fille de Mme Maurice Borel, avec le capitaine Winthrop Allen, du 60^e Coast Artillery Corps U.S.A.

— Dernièrement a été célébré le mariage de la vicomtesse de Saint-Génys avec M. Raymond Spony, lieutenant de chasseurs à pied, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre.

Nous apprenons la mort :

De M. Douglas Marshall, attaché à l'ambassade des Etats-Unis en France, décédé âgé de vingt ans;

De M. Léon Bégule, décédé à Nice à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il avait épousé Mme de Boullenois, née de Clairval;

De M. Auguste Philippot, frère du général commandant le 2^e corps d'armée.

— M. de Verlagny a mis au monde une fille : Nicole.

— On annonce les fiançailles de Mlle d'Acadado de Silva, fille de Mme Maurice Borel, avec le capitaine Winthrop Allen, du 60^e Coast Artillery Corps U.S.A.

— Dernièrement a été célébré le mariage de la vicomtesse de Saint-Génys avec M. Raymond Spony, lieutenant de chasseurs à pied, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre.

Nous apprenons la mort :

De M. Douglas Marshall, attaché à l'ambassade des Etats-Unis en France, décédé âgé de vingt ans;

De M. Léon Bégule, décédé à Nice à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il avait épousé Mme de Boullenois, née de Clairval;

De M. Auguste Philippot, frère du général commandant le 2^e corps d'armée.

— M. de Verlagny a mis au monde une fille : Nicole.

— On annonce les fiançailles de Mlle d'Acadado de Silva, fille de Mme Maurice Borel, avec le capitaine Winthrop Allen, du 60^e Coast Artillery Corps U.S.A.

— Dernièrement a été célébré le mariage de la vicomtesse de Saint-Génys avec M. Raymond Spony, lieutenant de chasseurs à pied, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre.

DINER intime. On s'entretient des petites émotions, des amusements, des surprises de ces jours de fête; et, plus que jamais, du renchérissement fou des choses; on compare entre elles les « additions » des restaurants à la mode où l'on s'est aventuré. Et si l'on est obligé de constater que ce sont ceux d'entre nous qui ont été le plus « estampés » qui rient le plus fort. On semble amusé d'avoir payé cinquante francs une poupee qui en valait dix avant la guerre; ou trente francs une boîte de bonbons signée d'une « marque » très parisienne, et dans laquelle le marron glacé et le chocolat sont remplacés par des pruneaux.

Les femmes parlent de leurs toilettes, se chuchotent des prix à l'oreille, en riant, et la voisine à qui je dis que j'ai payé mes gants seize francs ne semble pas fâchée de me répondre qu'elle a payé les siens dix-huit.

Quant aux bottines, ma chère, c'est bien simple... Cent trente-cinq.

Moi, cent quarante.

Et l'on badine. C'est un état d'âme nouveau. Je ne sais quelle gloire a remplacé, dans certaines maisons, l'indignation des premiers jours. Non seulement on a pris son parti d'être exploités par la plupart des achats qu'on fait, mais on semble éprouver une satisfaction d'amour-propre à citer, l'un après l'autre, les petits abus dont on fut victime: « Savez-vous ce que j'ai payé ces cigarettes?... et cette boîte d'œufs?... et ce papier à lettres?... Ça devient comique. » Et l'on prend l'air souriant, détaché de quelque un qui sait tenir le coup, et « ne s'en fait pas » pour si peu.

Les fournisseurs ont tout à gagner à ce que la mode de telles attitudes se propage...

SONIA.

Aviateur en cage

Depuis le cardinal La Ballue, l'inventeur de ces cages pour prisonniers appelées les *mignonnettes* du roi, et qui, d'ailleurs, les inaugura, il semble que la coutume barbare d'enfermer dans des cages les malheureux captifs ait été peu pratiquée par les peuples civilisés. Il appartenait aux

vain de vouloir en savoir plus qu'elle l'a-dessus.

Une tradition purement hagiographique raconte que, la nuit de l'Épiphanie 1412, les bergers de Domrémy furent réveillés par des chants harmonieux et des clameurs inouïes. Les coqs gémirent comme à la pointe de l'aube, les chevaux hennirent, les brebis bondissaient dans les étables.

Étonnés, pâtres et pastourelles se levèrent, guidés par une miraculeuse clarté, ils allèrent jusqu'au logis des d'Arc, où ils trouvèrent, couchée dans son berceau, et vaguement, la faible enfant nouveauté qui devait sauver la France.

Is lui offrirent, comme jadis les bergers de Bethléem à Jésus naissant, leurs présents rustiques.

Armoiries teutoniques

Sait-on que le double aigle germanique a une origine romaine ?

Quand Arminius — qui avait été élevé à Rome — eut soulevé les peuplades rhénanes contre ses anciens amis et massacré les légions de Varus dans la forêt de Teutoburg (l'actuel Duisburg), les aigles des légions restèrent entre ses mains; à adossées à l'arbre, elles formèrent le plus glorieux trophée des Germains. Ainsi l'aigle à deux têtes et à quatre pattes de l'empire d'Allemagne est la reproduction des aigles prises à Varus.

CLEMENCEAU « POTACHE »

Lamartine, désabré, disait que la gloire ne se raisonne pas, car il suffit parfois de se trouver sur sa route au moment propice, et de résumer la volonté d'un peuple. Quoi qu'il en soit, jamais, depuis M. Thiers, homme ne fut plus populaire que M. Clemenceau (Georges-Benjamin), car il porte ce second prénom sur son extrait de baptême — ce qu'on oublie toujours.

En dehors des souvenirs, les documents sur lui ne manquent pas, on publie, le mois dernier, quatre gros volumes, intitulés *Clemenceau*, et ne s'occupant que de lui, de la première à la dernière page. D'abord *Notre Clemenceau*, par l'écrivain catholique J. Raymond, puis celui de chez Payot, celui de Georges Lecomte, et enfin la copieuse biographie de Gustave Geffroy. Si la postérité n'est pas fixée, elle y mettra de la mauvaise volonté.

Pourtant, en dépit de ces quatre volumes et de milliers d'articles, l'ancêtre tout encore glaner. On oublie de feuilleter le palmier du lycée de Nantes, où le jeune Georges-Benjamin fut un élève passable; on y eût vu qu'en cinquième il n'obtenait qu'un quatrième accessit en thème latin, et un deuxième accessit de récitation. En quatrième il n'est pas nommé; en troisième, deuxième accessit d'anglais; en seconde, un accessit de chimie et un de récitation. En rhétorique, un second prix d'histoire naturelle et un quatrième accessit de composition française, plus un premier accessit d'anglais. On ne peut pas dire que c'est là le bagage d'un fort en thème.

Aussi ne fut-il pas très sévère pour les études de son fils. Il se contenta de lui donner des leçons de patriotisme; dès que l'enfant eut une douzaine d'années, il le mena en Alsace-Lorraine, le conduisit à Metz et à Stras-

bourg, lui parla de droit violé, de justice... Et on le disait sceptique...

Il ne fut pas plus sévère pour Jean Longuet, qui était un élève paresseux, et sur lequel il avait des droits, puisqu'il avait été nommé subrogé-tuteur du fils de son collaborateur à la Justice, quand celui-ci mourut laissant son fils Jean mineur.

Tout cela doit être ignoré, puisqu'on ne l'a pas dit. Ignoré aussi, cette lettre inédite qu'il écrivait à notre confrère Gaston Jollivet à la suite d'un duel avorté, lettre qui se termine par cette phrase: « Souvent on ne se hait que parce qu'on s'ignore. » Il y aurait encore dix anecdotes peu connues à raconter si la place n'était limitée. Rappelons seulement qu'avant la guerre Clemenceau avait commencé un livre: *la Démocratie*, livre inachevé.

Ce sera mon testament, disait-il, et le seul héritage que je laisserai. C'est mince... — JEAN-BERNARD.

Craignons le maçon

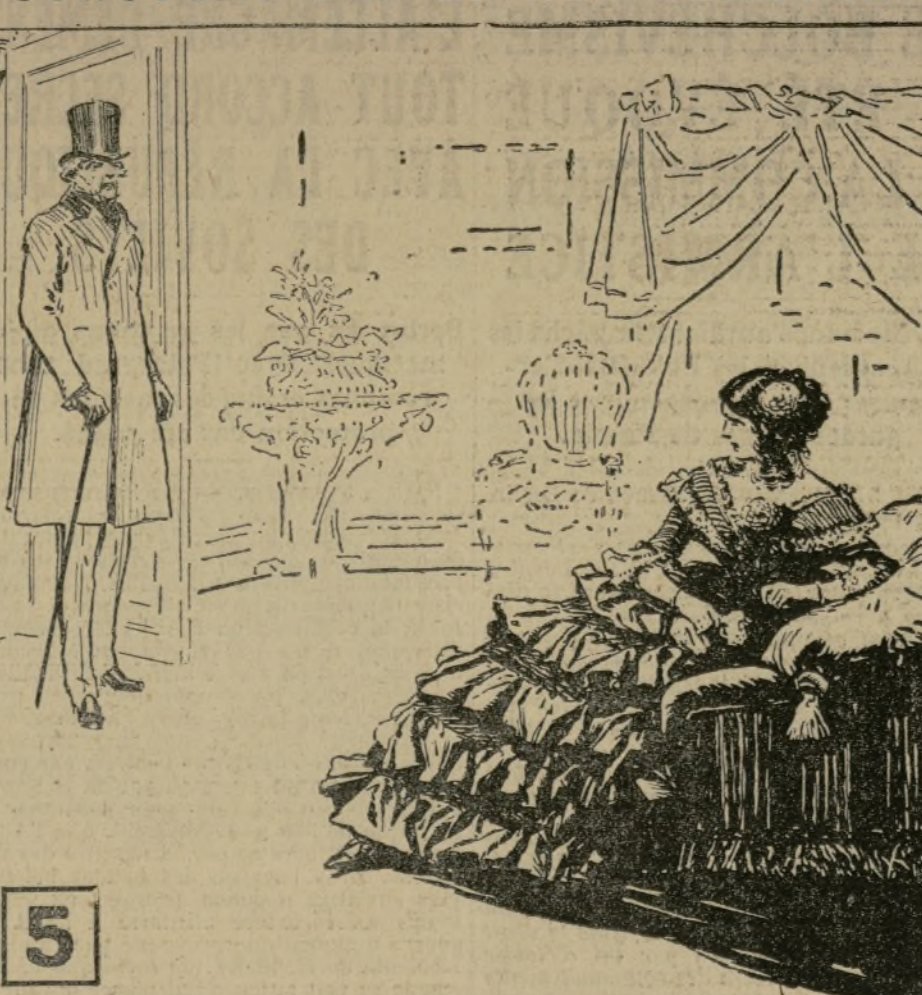
M. Bernier vient d'être désigné, avec deux de ses confrères de l'Institut, MM. Cordonnier et Deglane, pour faire partie de la commission chargée d'étudier les plans de reconstruction de Reims.

Ces messieurs sont trois mandarins de l'architecture française: M. Bernier — personne ne l'ignore — a construit l'Opéra-Comique; M. Deglane est l'un des auteurs, le principal, du Grand Palais des Champs-Élysées, et M. Cordonnier, achevant, à la Haye, le Palais de la Paix, lorsque la guerre a éclaté.

Avec eux, nous pouvons être tranquilles sur l'esthétique de la future cité rémoise, bien que quelques critiques aient accueilli, n'avaient vu pareil pavois. Parmi tant de drapeaux fantaisistes, celui que nous reproduisons ici mérite la palme: non seulement les rayures sont verticales au lieu d'être horizontales, mais trente-sept étoiles ont disparu sur quarante-huit.

LE VIEILLEUR.

CONCOURS DES LIVRES CÉLÈBRES



DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.

DESSIN N° 5. — A QUEL LIVRE SE RAPORTE CE DESSIN ? Répondre sur le bon revêtu du même numéro d'ordre que ce dessin et publié en tête de la première page.